



L'usage de tout système électronique ou informatique est interdit dans cette épreuve.

Remarques importantes

- Présenter, en écrivant une ligne sur deux, en premier lieu le résumé de texte, en second lieu la dissertation.
- Il est tenu compte, dans la notation, de la présentation, de la lisibilité, de la correction orthographique et grammaticale, de la netteté de l'expression et de la clarté de la composition.
- L'épreuve de rédaction comporte obligatoirement deux parties : un résumé et une dissertation. Résumé et dissertation ont la même notation et forment un ensemble indissociable.

Partie A – Résumé de texte

Résumer en 150 mots le texte suivant. Un écart de 10% en plus ou en moins sera accepté. Indiquer par une barre nette chaque cinquantaine de mots, puis, à la fin du résumé, le total exact.

Les jardiniers de ma connaissance font le même constat : cultiver un bout de terrain, ça fait du bien. Un bien fou contre la morosité, l'angoisse, la colère, l'abattement... Entrer en jardinage soulage, et ce en dépit des températures inadéquates, de l'humidité sournoise, des fourmis dans les jambes, des épines et des coupures infectées, des mains rêches et du mal de dos — premières victimes de la passion horticole : les lombaires. Malgré ces tourments, le jardinage est le traitement total du mal-de-vivre, l'engrais systémique de la condition humaine, le vague-à-l'âmicide absolu.

Pourquoi ? Parce que s'occuper d'un jardin, c'est se gorger de puissance ou, à tout le moins, recouvrer foi dans la force de la vie — ça dépend, au départ, de l'état mental du jardinier.

Il suffit de se baisser pour constater qu'au niveau du sol, ça grouille. Lombrics, arthropodes, micro-organismes, champignons... tous œuvrent, chacun selon son destin, à creuser, retourner, transformer les déchets verts en humus pour, *in fine*, fertiliser la terre. En surface, *idem* : chaque être joue sa partition. À hauteur de jardinier, tout fait sens, l'harmonie se donne à voir, rien de vivant n'est insignifiant. Quel que soit le point du jardin d'où on l'explore, végétaux, animaux, minéraux sont liés, interconnectés entre mutualisme, entraide et cette symbiose « vitale » que propose Michel Serres entre les humains et les non-humains, dès 1990, dans *Le Contrat naturel* : « Le droit de symbiose se définit par réciprocité : autant la nature donne à l'homme, autant celui-ci doit rendre à celle-là, devenue sujet de droit. » Ça n'exclut pas la prédation et le parasitisme mais, si on regarde au jardin tous les vivants comme des sujets (plantes cultivées, fleurs sauvages, mauvaises herbes et bestioles comprises), un équilibre finit par s'installer. L'ail planté au pied des rosiers éloigne les pucerons ; le petit mais ravissant mouron colonise le coin triste

d'une terrasse ; les cloportes émergés de sous les pierres qui leur servent de maison décomposent la matière organique tombée à terre ; la racine pivot des pissenlits, pourtant redoutés, décompacte et aère le sol. [...]

Plus un jardin est riche en biodiversité, plus il se révèle écologiquement résilient. Selon un processus d'imbrications positives, les parcelles variées tirent d'autant plus de force qu'elles sont diversement peuplées. Parce que végétaux et animaux réagissent différemment aux perturbations météorologiques et aux stress climatiques, les uns s'adaptent avec le soutien des autres et tout le jardin se trouve fortifié. Chaque année, après m'être escrimée à défaire les vrilles de la clématite d'Armand défleurie, là où le sécateur ne passe pas, je redescends de l'échelle, rassérénée : non seulement sa vigueur m'époustoufle, mais, en plus, le massif persistant qu'elle forme de part et d'autre du mur protège une faune d'auxiliaires qui m'aident à combattre pucerons et parasites. Vernissée et dense, cette clématite ombrage la zone alentour lors des canicules. À la voir si bien portante, je me dis que l'anéantissement du vivant n'est pas pour maintenant. Alors, oui, le jardin a évolué et c'est le vieux match présocratique : la rivière dans laquelle je me baigne aujourd'hui est-elle la même qu'hier si l'eau qui y coule n'est pas la même ? Le jardin que je cultive est-il identique si les plantes qui y poussent ne sont plus les mêmes — sujet ou espèce ? Il semblerait que le match ne soit pas terminé, en tout cas la définition de la résilience écologique fait débat selon que l'adaptation à la perturbation implique ou non un changement de régime de la part de l'écosystème, c'est-à-dire un fonctionnement qui engage différemment des espèces différentes. Si le massif subsiste mais que les sedums remplacent peu à peu les dahlias, ou si merles et fauvettes désertent la place, mais pas la perruche à collier : peut-on encore parler de résilience ? Quel que soit le régime d'adaptation, la loi qui

veut que c'est en diversifiant un système qu'il devient résilient demeure. En ces jours de février, le jardin semble mort et, en écrivant ces lignes, je me dis que ce n'est pas rien, une saison sur quatre de vide et de silence ! Chaque année, ce qui paraissait mort revit. L'hiver avait éteint le jardin mais, sous les feuilles mortes, les bulbes lèvent leurs doigts verts, le printemps se prépare, et, avec lui, le temps des coups de théâtre.

Car inéluctablement le jardinier fait l'expérience de l'imprévu, de la surprise, de l'anomalie voire de l'accident. Et celui-ci n'est pas forcément malheureux. Tel ce chèvre-feuille qui, attendant son heure, végétait, si chétif d'abord que la jardinière l'avait oublié. Ou un rejet de figuier qui en fin de compte a pris ses aises : objectivement, le jeune arbre gêne, mais qui voudrait se priver de ses fruits délicieux ? La liane et le fruitier n'étaient pas invités ? Ils vont pourtant changer l'allure des lieux et nous faire éprouver la première des six « passions de l'âme » listées dans le traité de Descartes : l'admiration, « subite surprise de l'âme, qui fait qu'elle se porte à considérer avec attention les objets qui lui semblent rares et extraordinaires » (article 70). Place ensuite à l'action : pour peu qu'elles soient admirables, les surprises se muent en contraintes qui obligent

le jardinier à s'adapter. Ne serait-ce qu'au fur et à mesure des croissances diverses, il doit tenir compte des questions d'échelle, entre erreurs d'appréciation et remises à niveau nécessaires. Il s'adapte donc - comment faire autrement ? — et change sa binette d'épaule. L'expérience lui prouve souvent que la parcelle ne s'en porte pas plus mal. Qui soigne son jardin ressent les bienfaits du mouvement.

Jardiner, c'est agir. Avec humilité, tant la force du vivant dépasse la détermination du jardinier. Bien sûr qu'en arrachant ici un mahonia pour planter un cassissier, le cultivateur veut asseoir sa volonté. Mais il ne peut pas faire longtemps *contre nature* : c'est épuisant, ça ne fonctionne pas. Littéralement, il ne peut pas s'opposer à long terme aux forces en jeu dans un espace qu'il lui est donné de faire fructifier. Ainsi confronté, le jardinier fait de l'humilité son assistante première. Contre les idéologies hors sol (par essence), au-delà des préjugés, cultiver son jardin, c'est affronter ce qui est — végétal ou animal, inanimé ou vivant — et constater qu'en dépit des erreurs humaines, le jardin « se fait ». Il prend forme par lui-même, la vie en jaillit quoi qu'on fasse — avec et sans nous. Et c'est ce surgissement récurrent qui fait du jardinage un remède aux tourments.

Sonia FEERTCHAK, « Cultiver l'espoir », Philosophie Magazine hors-série n°65, Printemps-été 2025, p. 108-110.

Partie B – Dissertation

La dissertation devra obligatoirement confronter les trois œuvres et y renvoyer avec précision. Elle pourra comprendre deux ou trois parties et n'excédera pas 1800 mots. Cet effort de concision faisant partie des attentes du jury, tout dépassement manifeste sera sanctionné.

Selon Sonia FEERTCHAK, dans un jardin on découvre que « tout fait sens, l'harmonie se donne à voir, rien de vivant n'est insignifiant. »

Dans quelle mesure les trois œuvres au programme permettent-elles de commenter cette formule ?

◇ Fin ◇
